

***Fiction et engagement politique. La Représentation du parti et du militant dans le roman et le théâtre du XX<sup>e</sup> siècle*, Jeanyves Guérin éd., Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2008. Un vol. de 277 p.**

Malraux, à la suite de Groethuysen, disait que toute civilisation se cristallise autour d'un type d'homme exemplaire : le chevalier du Moyen Âge, « l'honnête homme » de l'âge classique... Le militant serait peut-être l'homme modèle de notre XX<sup>e</sup> siècle européen ; la place qu'il occupe dans la conscience – bonne ou mauvaise – de la plupart des grands écrivains du siècle est, en tout cas, centrale. La liste des écrivains abordés dans ces communications est impressionnante : Jules Romains, Paul Nizan, André Malraux, Louis Aragon, Jean-Paul Sartre, Maurice Clavel, Panaït Istrati, Roger Martin du Gard, Antoine Blondin, Roger Nimier, Arthur Adamov, Albert Camus, Michel Déon, Jacques Laurent, Roger Vailland, Marguerite Duras, Louis Guilloux, Armand Salacrou, Michel Vinaver, Claude Simon, Jorge Semprun, Olivier Rolin... Tous ont entretenu avec la figure du « militant » (et de son « parti ») une relation très complexe où il est souvent difficile de démêler attrait et répulsion, malgré le partage très clair opéré ici entre trois grandes périodes successives : « Les belles années » (mais Maurice Clavel célébrant les « Lip » en 1974 y fait figure d'attardé), « L'âge des doutes » (où l'on retrouve quand même Sartre, Nizan, et Jules Romains, déjà présents dans la partie précédente), « Le temps des nostalgies » (bien peu nostalgiques parfois, comme dans le cas de Jorge Semprun ou d'Olivier Rolin). Plusieurs de ces écrivains ont été ou voulu être des « militants », d'autres se sont contentés d'en faire l'expérience à travers des personnages de fiction, souvent très inquiétants d'ailleurs (comme le « dictateur » de Jules Romains, l'Adrien Zograffi de Panaït Istrati ou « le Militant » d'Adamov) ou, au moins, ambigus.

Nous ne pouvons, dans le cadre d'un aussi bref compte rendu, signaler toutes les communications d'un aussi riche colloque. Certaines étaient très attendues (Aragon, Sartre, Nizan, Malraux, Camus...), d'autres beaucoup moins (Armand Salacrou, les « Hussards », Claude Simon, par exemple). Un effort de synthèse ferait apparaître quelques thèmes récurrents bien connus. Le militant est cette victime de l'individualisme moderne qui tente de reconstituer des solidarités, non pas, se persuade-t-il, pour revenir vers le passé, mais pour marcher, avec l'humanité entière, vers un avenir radieux. Il a été promu acteur de l'Histoire et entend bien être digne de cet honneur. Mais pour s'assurer que son identité ne lui est plus imposée par une famille, un père, une église, une armée, il s'inscrit à un Parti auquel il demande, sans jamais se l'avouer clairement, de jouer tous ces rôles à la fois. Le Parti lui-même, d'ailleurs, se garde bien de s'afficher en héritier de ces anciennes formes d'assujettissement ; il reste une sorte de société secrète où l'autorité s'incarne le moins possible. Le militant conquiert ainsi son identité par une servitude volontaire qui remplace l'humiliation par l'humilité et qui lui offre parfois des occasions de sacrifice héroïque. Ne plus penser par soi-même, ne plus agir par soi-même, ces situations de fait qu'ont connues ses ancêtres, serfs, soldats ou esclaves, sont devenues chez lui, individu moderne, des objets de désir – désir toujours insatisfait, et contre lequel il lui vient aussi, parfois, des bouffées de révolte. C'est ce qu'il appelle sa liberté.

La littérature populiste – celle de Louis Guilloux ou de Céline – a tenté de faire entendre, aussi directement que possible, la voix du peuple. La littérature dont il est ici question met en scène ceux qui, dans le contexte progressiste du début du XX<sup>e</sup> siècle, ont cru servir la cause du peuple. Le militant ne veut ni ne peut parler avec la voix de ce peuple dont souvent, d'ailleurs, il n'est pas issu. Il ne veut pas non plus être confondu avec les prétendus représentants du peuple, mandatés par quelque système électoral. L'élite dont il pense faire partie a pour modèles les anciens ordres religieux ou militaires ; il est le chevalier ou le missionnaire des temps modernes, *perinde ac cadaver*.

Le militant, on le voit, fait de sa vie, portée par tous ces désirs, une fiction, une sorte d'affabulation. De ce fait, la littérature – théâtrale ou romanesque – qui le représente devient souvent la critique de ce besoin de fiction. Dans *Les Mains sales*, Hugo, le militant, se fait appeler Raskolnikoff, mais Hoederer, qui le rappelle à la réalité, ne s'appelle que Hoederer. Les choses se gâtent cependant lorsque l'écrivain lui-même se rêve en militant obligé de pratiquer ce qu'on a appelé la « littérature engagée ». Joël Loehr montre bien que ce ne fut pas du tout le cas du Malraux de *L'Espoir*, roman qui met à distance toutes les figures de militants. Mais comment ne pas être consterné par l'écrivain militant des *Communistes* – évoqué sans complaisance par Corinne Grenouillet – ou par la valse hésitation de l'auteur des *Chemins de la liberté* autour de l'autorité du « Parti » (voir les communications de Jeanyves Guérin et de Sylvie Servoise-Vicherat) ? On se prend à rêver que le Sartre et l'Aragon de cette époque ont secrètement espéré que leurs romans seraient lus un jour comme des satires flaubertiennes où le bourgeois aurait été remplacé par le militant...

Mai 68, en tout cas, a porté un rude coup au prestige du militant. On n'introduit pas impunément de puissantes doses de ludique ou de festif dans l'action secrète ou terroriste – le militant, rappelait Sartre, est éminemment « sérieux ». On ne remplace pas sans de lourdes conséquences le Parti par une sorte de communauté hippie. Un militant pouvait encore tomber amoureux – beaucoup de ceux évoqués ici, dont Camus, ne s'en privent pas, et pas toujours sur une base idéologique –, mais il ne pouvait certainement pas « jouir sans entraves » au son des Rolling Stones, au lieu de parler politique sur l'oreiller. Après 68, dit Olivier Rolin (voir l'article de Madeleine Fondo-Valette), les militants sont devenus des « tigres de papier ».

La question conclusive s'impose : par quoi les militants, si massivement présents dans la littérature des trois premiers quarts du XX<sup>e</sup> siècle, ont-ils été remplacés dans la littérature contemporaine ? Nous ne prendrons pas le risque de tenter une réponse. On pourrait cependant se demander si les thèmes de la filiation, de l'appartenance communautaire ou de l'ancrage culturel ne sont pas en train de se substituer aux questions – identitaires elles aussi – qui fondaient la relation du militant à son parti.

Jean-Claude LARRAT